Châtié par le feu

Deaver, Jeffery

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com



OMBRES NOIRES

JEFFERY DEAVER

Châtié par le feu



Jeffery Deaver

Châtié par le feu

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Perrine Chambon

OMBRES NOIRES

Deaver Jeffery

Châtié par le feu

Collection : Ombres Noires
Maison d'édition : Flammarion

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Perrine Chambon

© Ombres Noires, 2015
Dépôt légal : Juin 2015

ISBN numérique : 9782081353787
ISBN du pdf web : 9782081353794

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081347939

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Présentation de l'éditeur :
Hermosillo, Mexique. Alonso Maria Carillo, dit aussi Cuchillo, « le Couteau », jouit d'une réputation de parrain cruel et très efficace. On ne lui connaît qu'un seul vice : une passion pour les livres rares. Il en possède des milliers, qu'il collectionne compulsivement et conserve avec amour.
Aussi, lorsque Carillo est visé par un contrat, les deux hommes chargés de l'assassiner, Evans et Díaz, pensent que ce sera un jeu d'enfant. Un bel autodafé devrait remettre Cuchillo dans le droit chemin. C'était oublier qu'un parrain se laisse rarement déposséder de son bien.

Couverture : © Digital Vision / Getty Images

Biographie de l'auteur :
Jeffery Deaver est né en 1950. Il a été journaliste et juriste avant de se consacrer entièrement à l'écriture. Il est l'auteur d'une trentaine de romans. La critique salue son talent pour le climat de terreur qu'il sait distiller dans ses intrigues.

Titre original :
An Acceptable Sacrifice

Éditeur original :
Otto Penzler
The Mysterious Bookshop, New York

Pour la traduction française :
© Éditions Ombres Noires, 2015.

« J’ai toujours imaginé le paradis comme une sorte de bibliothèque. »

Jorge Luis Borges

Mercredi

Ils s'étaient rencontrés pour la première fois la veille au soir et à présent, en ce milieu de matinée, ils commençaient enfin à se laisser un peu aller, à se détendre, à se faire confiance. Presque confiance.

C'était comme ça quand on avait pour coéquipier un inconnu et que vous aviez reçu l'ordre d'éliminer une cible.

— Il fait toujours une chaleur pareille, ici ? demanda P. Z. Evans en plissant les yeux à cause du soleil.

Ses Ray-Ban aux verres teintés ne lui étaient d'aucune utilité.

— Non.

— Heureusement.

— En général, il fait encore plus chaud, répondit Alejo Díaz avec un accent chantant.

— Sans déconner.

C'était le mois de mai et il faisait trente-six degrés. Ils se trouvaient sur Zaragoza Plaza, une place pittoresque où trônaient les statues de deux hommes austères ; des généraux, avait appris Evans. Il y avait aussi une cathédrale.

Et puis ce soleil… brûlant comme une nappe de pétrole en feu.

Evans avait pris l'avion pour Hermosillo à Washington, la ville où il vivait quand il n'était pas en mission. Là-haut, dans la capitale, la température était agréable et avoisinait les vingt-trois degrés.

— Il peut faire assez chaud, en été, reprit Díaz.

— Assez chaud ? répéta sèchement Evans.

— Mais en même temps… T'es déjà allé en Arizona ?

— J'ai joué au golf à Scottsdale, une fois.

— Scottsdale, c'est à environ cinq cent cinquante kilomètres plus au nord. Imagine. On est en plein milieu du désert ici. C'est obligé

qu'il fasse chaud. Tu t'attendais à quoi ?

— J'ai joué seulement six trous, dit Evans.

— Quoi ?

— En Arizona. Pour que j'arrête au bout de six trous… J'ai cru que j'allais crever. Pourtant on avait commencé la partie à sept heures du matin. Tu joues au golf ?

— Moi ? T'es dingue ? Il fait trop chaud ici, répondit Díaz en souriant.

Evans sirotait un coca en bouteille dont il avait soigneusement essuyé le goulot avec une lingette désinfectante. On disait qu'Hermosillo, capitale du Sonora, était la seule ville du Mexique qui traitait son eau. La glace où l'on conservait les bouteilles était donc probablement sans risque.

Probablement.

Il essuya de nouveau le goulot. Il regretta de ne pas avoir acheté une mignonnette de Jack Daniels en guise de désinfectant. Les lingettes donnaient un goût dégueulasse.

Díaz, lui, buvait du café, additionné de trois ou quatre sucres. Du café chaud, pas glacé. Evans n'arrivait pas à comprendre ça. Chez lui, il était accro à Starbucks et quand il se déplaçait dans les pays du tiers-monde, il buvait toujours du café (parce qu'on n'attrapait pas la dysenterie quand l'eau avait bouilli), mais ici, il n'en avait pas avalé une goutte. Il n'imaginait même pas toucher de nouveau à une boisson chaude. La sueur coulait sous ses bras, le long de sa tempe et de son entrejambe. Il était certain qu'il transpirait même des oreilles.

Les hommes regardèrent autour d'eux, observant les enfants en route pour l'école, les hommes d'affaires se rendant d'un pas nonchalant à leurs bureaux ou à des réunions. Pas encore de clients dans les magasins, il était trop tôt pour ça, mais il y avait quelques mamans avec des poussettes. Les hommes qui n'étaient pas en costume portaient des jeans, des bottes et des chemises brodées. Evans avait découvert que la culture cow-boy était populaire dans le Sonora. On voyait des pick-up partout, côtoyant les vieilles voitures américaines.

Il y avait une vague ressemblance entre ces deux hommes. La trentaine, trapus, athlétiques, avec un visage rond. Celui de Díaz était vérolé mais au lieu d'atténuer son charme brut, cela soulignait son appartenance à la lignée des Indiens Pimas. Cheveux bruns tous les deux. Le visage d'Evans était plus doux et plus pâle, bien sûr ; un peu

étrange aussi, avec ses yeux pas tout à fait à la même hauteur. Mais séduisant, cependant, le genre à plaire aux femmes qui aimaient prendre des risques.

Ils portaient chacun un jean, des baskets et une chemisette qu'ils n'avaient pas rentrée dans leur pantalon, ce qui aurait dissimulé leur arme s'ils en avaient porté une ce jour-là.

Jusque-là, ils n'avaient aucune raison de se sentir menacés.

Ça n'allait pas durer.

Quelques touristes passèrent devant eux. Hermosillo était un lieu de transit pour les gens qui voyageaient des États-Unis jusqu'à la côte ouest du Sonora. Beaucoup de trafic routier, beaucoup de bus…

Les bus…

Evans baissa la voix même s'il n'y avait personne pour les entendre.

— Tu as parlé à ton contact ce matin, Al ?

Evans avait tenté d'appeler l'agent mexicain par ce diminutif quand ils s'étaient rencontrés, pour voir sa réaction, si ça l'énervait ou s'il se braquait. Mais ce dernier avait éclaté de rire :

— Tu peux m'appeler Al, avait-il dit comme dans la chanson de Paul Simon.

Ils en avaient plaisanté et Evans s'était dit qu'il allait bien s'entendre avec ce type. L'humour permettait de renforcer la confiance. Beaucoup d'agents infiltrés pensaient que dire des grossièretés et raconter des histoires salaces permettait de créer une complicité mais non, c'était par l'humour que ça passait.

— Sí. Et d'après lui… notre boulot va pas être facile, répondit-il en soulevant le couvercle de son café avant de souffler dessus pour le refroidir, ce qu'Evans trouva comique. Il plaisante pas avec la sécurité. Il a toujours son garde du corps avec lui, Jo, un type fiable. Et apparemment, il sait qu'il y a quelque chose de prévu.

— Ah bon ? répliqua Evans en faisant une moue. Il y aurait eu une fuite ?

Díaz sembla trouver ça drôle.

— Oh des fuites, y en a toujours. Au Mexique, il y a toujours une faille quelque part. Il ne sait pas qui on est précisément, mais il a entendu dire que quelqu'un en ville voulait le tuer. Sí, il est au courant.

Ce « il », c'était Alonso María Carillo, plus connu sous le nom de

Cuchillo, le « Couteau ». L'origine de ce surnom faisait débat. Non qu'il utilisât cette arme pour tuer ses ennemis : il n'avait jamais été arrêté pour un crime violent, pour aucun crime du tout, d'ailleurs. Il était plus probable que ce soit son intelligence qui lui ait valu ce surnom ; son esprit affûté comme un couteau. On le soupçonnait d'être à la tête de l'un des cartels du Sonora, cet État mexicain qui, en plus de partager une frontière avec le Sinaloa, abritait les plus gros trafiquants de drogue. Même s'il était petit, le cartel d'Hermosillo était l'un des plus dangereux, responsable de plus d'un millier de morts… et producteur de plusieurs tonnes de cocaïne mais aussi de meth, le nouveau produit phare sur le marché des stupéfiants.

Mais Cuchillo était suffisamment rusé pour éviter de se faire condamner. Le cartel était dirigé par d'autres hommes, qui étaient dans le collimateur des *Federales.* Aux yeux du monde, Cuchillo était un homme d'affaires audacieux doublé d'un philanthrope. Il avait étudié à UCLA et possédait un diplôme de commerce et un autre de littérature anglaise. Apparemment, il avait fait fortune en créant des entreprises honnêtes et florissantes, réputées pour traiter correctement leurs employés tout en étant respectueuses de l'environnement.

Il était donc difficile de le traîner devant les tribunaux. D'où l'opération conjointe d'Alejo Díaz et de P. Z. Evans, une opération qui n'existait pas d'ailleurs, aux dires des autorités de Washington et de Mexico.

— Donc, il soupçonne que quelqu'un s'intéresse à lui. Ça veut dire qu'il va nous falloir une diversion. Tu sais, pour brouiller les pistes. Détourner son attention pour qu'il ne sache pas ce qu'on cherche réellement à faire.

— Oui, c'est vrai. Une diversion au moins. Peut-être deux. Mais on a un autre problème : on ne pourra pas le surprendre à l'extérieur.

— Pourquoi ?

— D'après mon contact, il va rester chez lui toute la semaine. Peut-être plus longtemps. Jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'il n'y ait plus de danger.

— Merde, lâcha Evans.

Ils avaient un délai serré pour cette mission. Ils avaient reçu des informations indiquant que Cuchillo prévoyait d'attaquer un bus de tourisme. Ses hommes comptaient arrêter le véhicule, bloquer les issues et y mettre le feu. L'attaque devait se dérouler vendredi, soit

deux jours plus tard, date anniversaire du discours du Président mexicain annonçant le début de la guerre contre les cartels. Leur informateur n'en avait pas dit davantage mais ces quelques renseignements lui avaient sans doute coûté la vie. Il était donc impossible de déterminer quel bus allait être visé. Des centaines passaient par là chaque jour, gérés par des dizaines de compagnies différentes peu enclines à suspendre leur service ou coopérer avec la police de peur d'effrayer leurs clients. (Quand il avait préparé le terrain pour cette mission, Evans avait passé en revue les compagnies de bus et remarqué que toutes leurs publicités avaient une chose en commun : elles commençaient par clamer d'une façon ou d'une autre que le Mexique n'était pas un pays dangereux.) Même sans connaître le bus visé, Díaz et Evans avaient trouvé un moyen de stopper l'attaque. Les plus gros cartels du Sinaloa et du Sonora avaient décidé de renoncer à la violence. Tuer des touristes, même de façon accidentelle, constituait une très mauvaise publicité, sans compter que c'était dangereux. S'en prendre à des innocents, en particulier des Américains, risquait de transformer la vie des barons de la drogue en pur cauchemar. Personne, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de son clan, n'oserait stopper Cuchillo, mais les agents savaient que s'il venait à avoir un accident par exemple, ses hommes renonceraient à cette attaque.

Toutefois, si Cuchillo prévoyait de rester terré chez lui jusqu'à ce que le bus soit réduit en cendres, alors l'informateur de Díaz avait raison : leur tâche ne serait pas facile. La surveillance par drone avait révélé que la maison était située sur un terrain de deux hectares entouré d'un imposant mur surmonté de fil électrique, doté de capteurs et surveillé par des caméras. Ils ne pourraient pas avoir recours à un tireur d'élite parce que tous les bâtiments (la grande maison, la bibliothèque séparée et le garage) étaient équipés d'épaisses vitres blindées. Quant aux passages qui les reliaient entre eux, ils étaient eux aussi complètement abrités.

Alors qu'ils étaient assis sous le soleil brûlant, Evans se demanda si la chaleur faisait ralentir le cerveau, le transformant en porridge gluant.

Il s'essuya le front, but une gorgée de Coca et posa des questions sur la vie professionnelle et personnelle de Cuchillo. Díaz avait pas mal d'informations à ce sujet ; Cuchillo était sous surveillance depuis

un an. Evans écouta en hochant la tête. Il avait été un bon tacticien dans les Forces Spéciales et il l'était toujours dans son poste actuel. Il vida son Coca. Le troisième de la journée.

Et il n'était que 9 h 45.

— Parle-moi de ses points faibles.

— Cuchillo ? Il n'a pas de point faible.

— Comment ça ? Tout le monde en a. La drogue, les femmes, les hommes ? L'alcool ? Le jeu ?

Dans ce métier, trouver le point faible d'une cible était une arme aussi efficace que les balles et les explosifs. Plus efficace même, la plupart du temps.

Díaz ajouta encore un sucre dans sa tasse, même s'il ne restait qu'un fond de café. Il remua consciencieusement en faisant des huit. Il but une gorgée avant de répondre :

— Il y a peut-être une chose.

— Quoi ?

— Les livres, répondit l'agent mexicain. Les livres, c'est peut-être ça son point faible.

*

*   *

La température était agréable à Washington en cette soirée de mai, si bien qu'il choisit de s'arrêter à la terrasse d'un Starbucks. Pourquoi pas, après tout ? Il se trouvait dans un quartier yuppie, si les yuppies existaient encore. Le père de Peter Billings avait été un yuppie. Merde, ça faisait un sacré bout de temps.

Billings buvait un café traditionnel, noir, sans arôme ajouté ni mousse de lait ni additif farfelu ; au fond de lui, il pensait que les gens commandaient ce genre de boissons uniquement parce que ça les amusait.

Il avait aussi pris un scone qui était plein de calories, mais il s'en fichait. En plus, il n'en mangerait que la moitié. Quand il rentrerait chez lui à Bethesda ce soir-là, sa femme lui préparerait un repas sain.

Billings aimait bien Starbucks parce qu'on était sûr d'y passer inaperçu. Il y avait des gens qui venaient ici peaufiner leur CV à l'insu de leur chef, des maris et des femmes qui envoyaient des e-mails à leurs amants.

Et des employés du Gouvernement qui se rencontraient pour

aborder des sujets, disons, sensibles. Si Starbucks était l'endroit idéal, c'était aussi parce que la machine à cappuccino faisait un boucan d'enfer qui couvrait les conversations quand on était à l'intérieur du café ; à l'extérieur, la circulation s'en chargeait. Du moins ici, dans les rues de Washington.

Il grignota un morceau de scone avant d'épousseter les miettes sur son costume bleu foncé et sa cravate bleu clair.

Peu après, un homme s'assit en face de lui. Il avait lui aussi pris un café, mais sacrément arrangé : avec des amandes ou des noisettes ajoutées, de la chantilly, du sucre multicolore. Ce type ressemble à une fouine, songea Billings. Quand on a une quarantaine d'années et qu'en nous regardant les gens pensent « fouine », il est temps de se soucier de son apparence. Essayer de prendre du poids.

Manger un scone.

— Bonsoir, dit Billings à Harris.

Ce dernier hocha la tête avant de lécher le dessus de sa chantilly dans sa tasse en carton. Billings trouva ça répugnant, ce petit coup de langue, cette langue de fouine.

— On en est au moment décisif.

— OK.

— Votre homme dans le sud.

— Adam.

C'était un nom de code comme un autre pour désigner l'agent qu'Harris avait envoyé à Hermosillo suivre Alonso María Carillo alias Cuchillo. Bien entendu, Harris n'allait pas le nommer. La circulation dans les rues de Washington avait beau être aussi bruyante qu'une machine à cappuccino, elle ne faisait qu'atténuer leurs paroles sans les recouvrir complètement. Harris et Billings savaient très bien que certains ingénieurs du son pouvaient extraire des mots compromettants au milieu d'une cacophonie avec la précision d'un colibri aspirant du nectar.

— Aucun problème de communication ? demanda Billings presque dans un murmure.

L'autre ne répondit pas. Bien sûr qu'il n'y avait aucun problème de communication. Harris et son équipe étaient les meilleurs. Même pas besoin de secouer la tête.

Billings avait envie de mordre dans son scone, mais pour une raison qu'il ignorait, il rechignait à le faire devant un homme qui avait

tué au moins une douzaine de personnes, d'après son CV non officiel.

Billings, lui, avait tué des gens de façon indirecte, mais en face-à-face, seulement un écureuil. Par accident. Il baissa encore un peu plus la voix.

— Est-ce qu'il est entré en contact avec la PEQ ?

La Personne En Question.

Cuchillo.

— Non, il prépare le terrain. De loin.

— Donc il n'a pas vu, par exemple, d'armes ou de matériel dans la propriété ?

— Non, ils ne se sont pas approchés. Ni Adam ni son collègue mexicain, reprit Harris. La surveillance se fait par drone.

Billings avait vu les images. Et elles n'étaient pas concluantes.

Ils se turent tandis qu'à la table voisine, un couple se levait en prenant ses sacs de courses.

Billings se dit qu'il devait être un peu plus subtil en posant ses questions. Il avait éveillé la curiosité de Harris. Et ce n'était pas bon. Billings n'était pas prêt à lui confier ce qui le tracassait depuis plusieurs heures, depuis qu'il avait reçu les dernières informations, à savoir que lui et son département avaient peut-être chargé leur homme d'assassiner le mauvais coupable.

Il n'était plus très sûr que Cuchillo soit bel et bien à la tête du cartel d'Hermosillo.

Les bribes de renseignements que les hommes de Billings avaient interceptées et interprétées comme des références à des cargaisons de drogue du cartel concernaient en réalité de la marchandise légale, provenant des usines de Cuchillo et destinées au marché américain. L'importante somme d'argent déposée sur l'un de ses comptes dans les îles Caïman était elle aussi parfaitement légale et non une tentative de blanchiment, comme ils l'avaient d'abord cru ; cet argent provenait de la vente d'un ranch qu'il possédait au Texas. Quant au trafiquant de drogue local retrouvé mort, il n'avait pas été victime d'un règlement de compte ordonné par Cuchillo, mais d'un accident de voiture provoqué par un chauffard. Une grande partie des informations sur lesquelles ils s'étaient fondés pour lancer l'opération demeuraient douteuses.

Billings avait espéré que depuis le Sonora, Adam confirmerait que Cuchillo était bien à la tête du cartel.

Mais il ne l'avait pas fait, apparemment.

Harris lécha de nouveau sa chantilly. Il récupéra quelques grains de sucre colorés au passage. Billings l'observa une fois de plus. Il avait quelque chose d'une fouine, certes, mais ce n'était pas forcément péjoratif. Après tout, une fouine sournoise n'était pas si différente d'un loup rusé, du moins quand ils traquaient leur proie.

— Alors, est-ce que je dis à Adam de continuer ? demanda Harris brusquement.

Billings mordit dans son scone. Il devait sauver la vie des passagers de ce bus mais penser aussi à sa carrière. Il réfléchit à la question tout en époussetant ses miettes. Il avait étudié le droit à l'université de Chicago ; il y avait découvert l'analyse *coût-avantage* qui consistait à mettre en balance le coût nécessaire pour prévenir un incident avec la probabilité qu'il se produise et ses dégâts potentiels.

Dans l'assassinat de Cuchillo, Billings avait envisagé deux options. Premier scénario : Adam tue Cuchillo. Si celui-ci n'est pas à la tête du cartel et qu'il est innocent, alors l'attentat contre le bus a lieu. Si c'est lui le responsable, l'attentat ne se produit pas et ne se produira jamais. Scénario deux : Adam ne fait rien. Dans ce cas de figure, si Cuchillo est innocent, l'attentat a lieu de toute façon. S'il est coupable, il a lieu aussi et d'autres sont à prévoir. En somme, les statistiques penchaient en faveur d'une action, même à supposer que Cuchillo soit innocent.

Dans ce cas, toutefois, Billings risquerait gros… surtout si Harris et lui étaient découverts.

Une solution évidente lui apparut.

Oui, ça, c'était une bonne idée. Il termina le scone.

— OK, donnez le feu vert à Adam. Il y a juste une chose.

— Oui ?

— Quoi qu'il fasse, dites-lui de détruire toutes les preuves. Complètement. Il ne faut pas qu'on puisse remonter jusqu'à nous. Jamais.

Harris, qui à ce moment-là ressemblait beaucoup à une fouine croisée avec un loup, avala le restant de chantilly.

— Ça ne me pose absolument aucun problème.

*

*   *

Díaz et Evans étaient de retour à l'appartement situé dans un joli

quartier d'Hermosillo et loué par une entreprise appartenant à une autre entreprise appartenant elle-même à une troisième domiciliée dans un bureau de poste en Virginie du Nord. Evans avait apporté ici non seulement son expertise, mais également ses moyens financiers. C'était la moindre des choses, avait-il dit pour plaisanter, dans la mesure où les États-Unis fournissaient le gros des armes aux cartels ; au Mexique, il était quasiment impossible d'acheter ou de posséder une arme de façon légale.

Il était presque dix-sept heures à présent et Evans était en train de lire un e-mail codé qu'il venait de recevoir des États-Unis. Il leva la tête.

— C'est bon. On a le feu vert.

Díaz sourit.

— C'est bien. Je veux que ce fils de pute aille en enfer.

Ils se remirent au travail et passèrent en revue toutes les informations dont ils disposaient sur la vie de Cuchillo : ses affaires, associés et employés, son personnel de maison, ses amis et maîtresses, les restaurants et bars où il passait de nombreuses soirées, ce qu'il achetait, téléchargeait, les programmes informatiques qu'il utilisait, ce qu'il aimait écouter, ce qu'il mangeait et buvait. Il y avait énormément d'informations ; les forces de sécurité ici et aux États-Unis travaillaient sur le sujet depuis des mois.

Et c'était vrai : la plupart de ces informations tournaient autour des livres.

Son point faible…

— Écoute ça, Al. L'année dernière, il a dépensé plus d'un million de dollars en livres.

— Tu veux dire un million de pesos ?

— Non, de dollars. Hé, t'as baissé la clim ?

Evans avait remarqué que la chaleur de cette fin d'après-midi pénétrait dans l'appartement par vagues lentes et étouffantes.

— Juste un peu, répondit Díaz. La clim, c'est pas très bon pour la santé.

— C'est pas parce qu'il fait plus frais qu'on va attraper froid, répliqua Evans sur un ton pédant.

— Je sais. Je parlais de la moisissure.

— Quoi ?

— La moisissure dans les conduits. C'est dangereux. C'est ça qui

est mauvais pour la santé.

Evans dut reconnaître qu'il n'avait pas tort. Il toussait beaucoup depuis qu'il était arrivé dans le pays. Il prit une nouvelle bouteille de Coca et essuya le goulot avant de boire. Il cracha à cause du désinfectant. Il toussa puis baissa encore un peu la clim.

— La chaleur, on s'y habitue.

— C'est pas possible. Au Mexique, est-ce que vous avez des mots différents pour l'hiver, le printemps et l'automne ?

— Ah, ah, très drôle.

Ils retournèrent à leurs documents. Ils contenaient des informations non seulement sur ses cartes de crédit, mais aussi sur les assurances de certains de ses livres. Certains d'entre eux étaient uniques et valaient des dizaines de milliers de dollars. Tous des premières éditions, apparemment.

— Et regarde, dit Díaz en levant les yeux de la liasse de papiers, il ne les vend pas. Il se contente d'en acheter.

Il avait raison, remarqua Evans. Il n'y avait aucun document concernant des ventes, aucune déclaration fiscale à ce sujet. Il conservait tout ce qu'il achetait.

Il voulait les garder pour lui. Il les convoitait. Il en avait besoin.

Au sein des cartels de drogue, beaucoup étaient accros à leur propre marchandise ; apparemment, ce n'était pas le cas de Cuchillo. Son addiction était d'un autre genre.

Mais comment l'exploiter ?

Evans jeta un œil à la liste. Des idées prenaient forme dans son esprit.

— Regarde, Al. La semaine dernière, il a acheté un livre dédicacé par Dickens, *Le Magasin d'antiquités*. Le prix était de soixante mille. Oui, c'est bien en dollars.

— Pour un livre ? demanda l'agent mexicain l'air étonné.

— Et en plus, il est même pas neuf, fit remarquer Evans. Il est censé le recevoir dans… un jour ou deux.

Il réfléchit quelques instants puis hocha la tête avant de reprendre :

— J'ai une idée. Je crois que ça pourrait marcher… On va contacter ce type, dit-il en cherchant son nom sur l'un des documents. Señor Davila. J'ai l'impression que c'est son vendeur principal. On va le menacer de l'arrêter pour blanchiment.

— Crime dont il est sans doute coupable.

— Il va avoir la trouille qu'on le dénonce et que Cuchillo…, dit Evans en passant son doigt sur sa gorge, tel un couteau.

— Vous faites vraiment ça, en Amérique ?

— Quoi ?

— Ce geste-là. J'ai seulement vu ça dans les mauvais films. Genre Laurel et Hardy.

— Qui ça ?

Alejo Díaz haussa les épaules, visiblement déçu qu'Evans n'ait pas entendu parler d'eux.

— Davila fera donc ce qu'on lui demande de faire, reprit ce dernier.

— C'est-à-dire appeler Cuchillo et l'informer que son Dickens est arrivé plus tôt. Et que le vendeur n'accepte que les règlements en liquide.

— Parfait, ça me va très bien. Quelqu'un devra donc rencontrer Cuchillo en personne, pour effectuer la transaction.

— J'irai lui apporter le livre. Son garde du corps ne me laissera sans doute pas entrer, mais Cuchillo voudra voir la marchandise. Puisqu'il est…

— Accro.

— C'est moi qui vais le rencontrer, pas toi, ajouta l'agent mexicain. Ton espagnol est trop mauvais. Pourquoi est-ce qu'ils t'ont envoyé en mission ici ?

Si P.Z. Evans avait été envoyé dans une zone difficile, ce n'était pas en raison de ses connaissances linguistiques.

— J'aime bien les sodas, dit-il en ouvrant une nouvelle bouteille.

Il nettoya le goulot, s'éclaircit la gorge et se retint de tousser.

— Il va falloir qu'on se procure le livre, fit remarquer Díaz en indiquant la liste d'un signe de tête. Le Dickens.

— Je vais passer quelques coups de fil à mon équipe aux États-Unis pour voir s'ils peuvent nous en trouver un.

— OK, et moi je vais chez lui. Qu'est-ce que je fais une fois là-bas ? Si je lui tire dessus, ils vont me tuer.

— Scénario efficace, commenta Evans.

— Mais moins brillant que ceux qui ont fait ta réputation, P.Z.

— C'est vrai. Non, ce que tu vas faire, c'est cacher une bombe.

— Une bombe ? répéta Díaz mal à l'aise. J'aime pas trop ça.

Evans indiqua l'ordinateur où il venait de recevoir un e-mail.

— On a pour ordre de ne laisser aucune trace. Rien qui puisse impliquer nos chefs. Il faut que ce soit une bombe. Et qu'elle provoque une bonne grosse explosion.

— Ça risque de faire beaucoup de dégâts collatéraux, dit Díaz.

L'agent américain haussa les épaules.

— Cuchillo n'est pas marié. Il n'a pas d'enfants. Il vit plus ou moins seul. Ceux qui l'entourent sont sans doute aussi pourris que lui.

Evans montra une photo de la propriété.

— S'il y a quelque chose ou quelqu'un à l'intérieur… fit-il avec un haussement d'épaules. Ce sera un sacrifice acceptable.

*

* *

Il aimait son surnom.

Alonso María Carillo était flatté que les gens l'estiment au point de lui donner un surnom digne d'un mafieux de cinéma. Comme Joey Vitelli, dit « le couteau ».

« Cuchillo » : la lame, le poignard. Ça lui plaisait beaucoup. Et c'était ironique parce qu'il n'était pas un bandit. Pas du genre Tony Soprano, rien à voir. Il était costaud et dur, certes, mais au Mexique, un homme d'affaires se devait de l'être. Il avait une voix douce et fragile. Presque innocente. C'était un homme simple au caractère égal.

Il se trouvait chez lui, dans son bureau, non loin du quartier chic d'Hidalgo Plaza. Même si la propriété était entourée de murs et qu'elle comptait un certain nombre d'arbres, depuis cette pièce spacieuse, il avait vue sur Cerro de la Compana, la plus haute montagne de la ville, si l'on pouvait qualifier ainsi cet amas rocheux de trois cents mètres.

C'était la fin de sa journée de travail qu'il avait entamée à six heures ce matin-là. Sans faire de pause. Il mit ses travaux de côté et alla sur Internet pour télécharger des applications destinées à son nouvel iPhone, qu'il synchroniserait à son iPad. Il adorait les gadgets. Dans sa vie personnelle et professionnelle, il se tenait toujours au courant des dernières avancées technologiques. (Comme ses entreprises avaient des représentants dans tout le Mexique et qu'il avait besoin de rester constamment en contact avec eux, il utilisait le *Cloud*, à ses yeux la meilleure invention de ces dix dernières années.)

Il avait fini de travailler pour aujourd'hui. Il se leva et croisa son

reflet dans le miroir. Pas si mal pour un vieil homme.

Cuchillo mesurait environ 1,75 m ; il était costaud et ressemblait à Fernandez, qui était d'après lui le plus grand acteur et réalisateur mexicain. Celui-ci avait tourné dans de très nombreux films mais là où il était le meilleur, c'était dans *La Horde sauvage*, l'un des rares films qui parlait sincèrement du Mexique.

Il examina son épaisse chevelure brune et ses yeux noisette perçants. Non, pas si mal, songea-t-il de nouveau. Il plaisait toujours aux femmes. Certes, il en payait certaines – d'une façon ou d'une autre – mais il partageait aussi des choses avec elles. Il leur parlait. Il les écoutait. Et il pouvait faire l'amour pendant des heures. Il n'y avait pas beaucoup d'hommes de cinquante-sept ans qui pouvaient en dire autant.

— Vieille canaille, murmura-t-il.

Il esquissa un petit sourire devant tant de vanité puis sortit de la pièce. Il dit à sa gouvernante qu'il dînerait là ce soir.

Il se rendit ensuite dans son endroit préféré sur terre : sa bibliothèque. C'était un grand espace de dix-huit mètres sur douze ; il y faisait très frais et le taux d'humidité y était contrôlé (ce qui était ironique à Hermosillo, en plein cœur du désert du Sonora, où il pleuvait deux ou trois jours par an). Des rideaux de gaze empêchaient le soleil de décolorer les couvertures et les reliures des livres.

Avec ses neuf mètres sous plafond, l'espace était entièrement ouvert ; au rez-de-chaussée, des murs tapissés d'étagères puis, en étage, des coursives auxquelles on accédait par un petit escalier en colimaçon, en fer. Au centre se dressaient trois étagères parallèles de trois mètres de haut. À l'entrée de la pièce il y avait une table, des sièges confortables, un fauteuil apparemment moelleux et une lampe à pied diffusant une agréable lumière tamisée. Un petit bar offrait les meilleurs brandys et scotches single malt. Bien que Cuchillo soit amateur de cigares cubains, il n'en fumait jamais ici.

L'endroit abritait vingt-deux mille ouvrages, quasiment tous des premières éditions. Pour beaucoup, des exemplaires uniques.

Un soir comme celui-là, après une longue journée de travail solitaire, Cuchillo serait habituellement sorti dans la fraîcheur relative pour dîner au Sonora Steak puis retrouver ses amis au Ruby's Bar, escorté bien entendu par ses gardes du corps. Mais la rumeur concernant un attentat imminent contre lui était trop sérieuse pour

être prise à la légère ; il resterait donc dans l'enceinte de la propriété tant qu'il n'aurait pas davantage d'informations à ce sujet.

Dans quel pays vivons-nous, songea-t-il. L'homme d'affaires le plus philanthrope, le paysan le plus travailleur et le pire baron de la drogue sont tous traités de la même façon. Tout le monde vit dans la peur.

Un jour, les choses allaient changer.

Cependant, ça ne le gênait pas de rester chez lui, dans sa bibliothèque qu'il aimait tant. Il appela sa gouvernante pour lui demander de préparer le dîner, un simple plat de linguine aux légumes à base d'ingrédients bio et d'herbes cueillies dans son jardin. Accompagné d'un cabernet californien et d'eau glacée.

Il alluma le petit téléviseur haute définition pour regarder les informations. Il y eut plusieurs reportages consacrés à la cérémonie, commémorant la dernière guerre contre les cartels, à Mexico ce vendredi. Le Président devait y faire un discours ainsi qu'un représentant américain du DEA. Puis on annonça de nouveaux règlements de compte sur fond de trafic de drogue dans le Chihuahua. Il secoua la tête.

Une demi-heure plus tard, son dîner arriva ; il s'assit à table, ôta sa cravate (il s'habillait toujours correctement pour travailler, même quand il restait chez lui) et coinça une serviette dans son col. Tout en mangeant, il songea au Dickens que son libraire, Señor Davila, devait lui livrer le lendemain. Il était ravi qu'il soit arrivé plus tôt et pas fâché non plus de le payer un peu moins cher. Le vendeur qu'avait trouvé Davila avait visiblement besoin de liquide et était prêt à baisser son prix de cinq mille si Cuchillo payait en dollars américains, ce qu'il avait immédiatement accepté. Davila avait voulu réduire son pourcentage en conséquence, mais Cuchillo tenait à ce qu'il touche la somme initialement convenue. Davila avait toujours été honnête avec lui.

Quelqu'un frappa à la porte et le chef de son équipe de sécurité, José, entra.

Il comprit tout de suite qu'il apportait de mauvaises nouvelles.

— J'ai parlé à un contact chez les *Federales*, monsieur. Ils ont des infos sur l'attaque de ce bus, vendredi prochain. Vous savez, le bus de tourisme. Ils pensent que vous êtes derrière tout ça.

— Non !

— Si, malheureusement.

— Merde ! pesta Cuchillo.

Il jurait très rarement et ça n'allait jamais plus loin que ce mot-là.

— *Moi ?* C'est absurde ! Ça n'a pas de sens ! Ils m'accusent de tout et n'importe quoi.

— Je suis désolé, monsieur.

Cuchillo se calma et réfléchit au problème.

— Appelez les compagnies de bus, les agences de sécurité, tous ceux qui sont concernés. Faites en sorte que les passagers soient en sécurité dans le Sonora. Vous comprenez, je veux être sûr que personne ne sera blessé. Si ça arrive, ils m'accuseront.

— Je vais faire ce que je peux, monsieur, mais…

Son patron répondit patiemment :

— Je sais que vous ne pouvez pas contrôler tout l'État. Mais utilisez nos moyens pour faire le maximum.

— Oui, monsieur, absolument.

Il quitta la pièce en vitesse.

La colère de Cuchillo retomba. Il termina son dîner et son vin puis parcourut les allées de sa bibliothèque en admirant tous ses ouvrages.

Vingt-deux mille livres.

Il regagna son bureau où il travailla encore un peu sur le projet qui l'obsédait depuis des mois : l'ouverture d'une nouvelle usine de pièces détachées automobiles à la sortie de la ville. Il y avait à Hermosillo une grosse usine américaine à qui Cuchillo fournissait des pièces, ce qui avait fait une partie de sa fortune. Sur ce nouveau projet, il embaucherait quatre cents personnes. Même s'il profitait de leur bêtise, Cuchillo ne comprenait pas pourquoi les Américains cherchaient à délocaliser les industries hors de leur territoire. Lui, il ne ferait jamais ça. En affaires comme dans la vie, ce qui comptait, c'était la loyauté.

À vingt-deux heures, il décida d'aller se coucher. Il fit sa toilette avant de gagner sa chambre en pensant de nouveau au *Magasin d'antiquités* qu'il allait recevoir le lendemain. Cela le réjouissait. Il enfila son pyjama et jeta un œil à sa table de chevet.

Qu'allait-il lire à présent pour s'endormir ?

Il décida de poursuivre *Guerre et Paix*, un titre qui résumait parfaitement la vie d'un homme d'affaires au Mexique, songea-t-il avec un peu d'amertume.

*

*   *

Dans le salon de l'appartement, P.Z. Evans était penché sur son établi improvisé où il construisait la bombe avec précaution.

Cette précaution n'était pas destinée à lui éviter un accident, pas encore du moins ; c'était simplement parce que les fils et les circuits étaient minuscules et qu'il avait de grosses mains. Par le passé, il aurait soudé les connexions. Mais aujourd'hui, les engins explosifs artisanaux étaient prêts à l'emploi. Il enfonçait les circuits dans des plaques de plastic puissant, dissimulées à l'intérieur de la couverture en cuir qu'il avait ouverte à l'aide d'un scalpel.

Il était vingt-trois heures et les agents n'avaient pas eu la moindre seconde de répit depuis le début de la journée. Ils avaient passé les douze dernières heures à se procurer le matériel nécessaire à ce projet, notamment les ustensiles de chirurgien, les composants électroniques et une édition reliée en cuir des *Brigands* de Friedrich Schiller suggérée par leur nouveau partenaire – señor Davila, le libraire – parce que Cuchillo aimait l'auteur allemand.

À l'aide d'une loupe de bijoutier posée devant son œil droit, Evans examina son travail et fit quelques ajustements.

De l'extérieur leur provenait un air de norteño entêtant où l'accordéon dominait. Ils avaient ouvert les fenêtres parce que la température de la soirée était un peu plus supportable. La clim était éteinte. Evans était à présent persuadé que sa toux était provoquée par la moisissure.

Alejo Díaz était assis à côté de lui, silencieux, apparemment mal à l'aise. Pas à cause de la bombe, mais parce que l'idée de se faire passer pour un expert en livres de collection et un connaisseur de Dickens l'intimidait, c'était le moins que l'on puisse dire.

De temps à autre, il levait les yeux du livre de Joseph Connolly, *Collectionner les premières éditions modernes,* pour jeter un œil à l'engin explosif. Evans eut envie de se jeter par terre en hurlant « Oh merde ! Cinq… Quatre… Trois… » Mais même si l'agent mexicain avait de l'humour, ça aurait été pousser le bouchon un peu trop loin.

Une demi-heure plus tard, il recolla la couverture en cuir.

— OK, c'est bon. C'est fait.

Díaz examina son travail.

— C'est petit, commenta-t-il.

— Les bombes sont souvent toutes petites. C'est ça l'avantage.

— Et elle va fonctionner ?

Evans émit un petit rire.

— Oh oui.

— Bien, répondit Díaz mal à l'aise.

Le téléphone d'Evans vibra. Il avait reçu un message codé qu'il lut.

— L'appât est arrivé.

Un instant plus tard, quelqu'un frappa à la porte. Même si le texto qu'il venait de recevoir comportait tous les codes nécessaires, les deux hommes sortirent leur arme.

Mais le livreur était bien celui qu'il prétendait être : un homme rattaché au Conseil pour le Développement Économique du consulat américain du nord du Mexique. Evans avait déjà travaillé avec lui. L'homme lui tendit un petit paquet en hochant la tête puis tourna les talons et repartit.

Evans l'ouvrit et en tira un exemplaire du *Magasin d'antiquités*, de Charles Dickens. Six heures plus tôt, il se trouvait sur les rayonnages d'un célèbre libraire de Warren Street, à New York. Il avait été acheté en liquide par l'homme qui venait de le leur remettre et avait voyagé jusqu'au Sonora à bord d'un jet.

Tuer les méchants n'était pas seulement dangereux, c'était également coûteux.

L'Américain replaça le livre dans son emballage.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Díaz.

— Hé bien toi, tu continues de lire, répondit Evans en désignant l'ouvrage que Díaz avait dans les mains. Et quand tu en auras fini avec celui-là, il faudra que tu rafraîchisses tes connaissances en histoire littéraire anglaise. On ne sait jamais, tu peux en avoir besoin.

Díaz leva les yeux au ciel et se dandina sur son siège.

— Et pendant que je bûche sur mes devoirs, qu'est-ce que tu vas faire, toi ?

— Je vais aller boire.

— C'est pas juste, fit remarquer Díaz.

— Et ce qui est encore plus injuste, c'est que j'espère bien me trouver une fille, aussi.

Jeudi

La dernière partie de son programme ne s'était pas concrétisée, mais elle avait bien failli se produire.

Toutefois, Carmella, la jolie jeune femme qu'il avait rencontrée dans un bar voisin, s'était montrée un peu trop intéressée ; Evans en avait vite conclu qu'elle cherchait à se trouver un mari, élégant, Américain et qui gagnait de l'argent.

De toute façon, la tequila avait fait son travail et ils n'étaient pas allés jusqu'à se poser la question fatidique : « Chez toi ou chez moi ? »

Il était à présent dix heures du matin et la chaleur était déjà étouffante. La clim était éteinte et Evans ne toussait plus.

Díaz observa son coéquipier :

— Tu as mauvaise mine. Hé, tu savais que la plupart des romans les plus connus de Charles Dickens avaient d'abord été publiés en épisodes et que son style était influencé par les romans populaires gothiques de l'ère victorienne, avec une touche de fantaisie en plus ?

— Si tu lui parles comme ça, t'es foutu.

— Je vais lire un de ses livres. Il est traduit en espagnol, Dickens ?

— Je crois. J'en sais rien.

Evans ouvrit une mallette qu'il avait achetée la veille et à laquelle il avait ajouté un double fond. Il y cacha le Schiller qu'il avait piégé. Il rangea dans la mallette des factures, des grilles de prix, des papiers, tout ce qu'un vendeur de livres devait avoir sur lui quand il rencontrait un collectionneur. Sans oublier le Dickens, enveloppé dans du papier à bulles. Il contrôla l'application de l'iPad qu'allait transporter Díaz ; la tablette resterait visiblement en veille, mais un micro hypersensible enregistrerait sa conversation avec Cuchillo. Tout fonctionnait bien.

— OK, fit Evans en vérifiant son Beretta 9 mm avant de le glisser dans sa ceinture. La diversion est prête. Le système fonctionne. On y va.

Ils se rendirent dans le parking. Evans se dirigea vers une vieille Mercury de couleur marron délavé avec une plaque d'immatriculation impossible à identifier. Díaz, lui, avait une Lincoln bleu nuit appartenant à Davila Collectable Books que señor Davila avait accepté rapidement mais à contrecœur de leur prêter.

Suivant la règle tacite de ce genre de missions où l'un voire les deux pouvait être mort d'ici une heure, ils ne se souhaitèrent pas bonne chance, ne se dirent pas à bientôt ni que ça avait été un plaisir de travailler ensemble. Ils n'échangèrent même pas de poignée de mains.

— À plus tard.

— Sí.

Ils montèrent dans leurs véhicules, démarrèrent et quittèrent le parking en vitesse.

*

* *

Tandis qu'il roulait vers la résidence de Cuchillo, Alejo Díaz ne put s'empêcher de penser au bus.

Ces gens, ces touristes qui, demain, allaient être piégés et périraient dans les flammes à cause de ce monstre. Il repensa à ce qu'avait dit P. Z. Evans la veille : ces gens-là étaient eux aussi, pour Cuchillo, des sacrifices acceptables.

Tout à coup, il ressentit une vive colère contre ces bandits et ce qu'ils faisaient au Mexique. Certes, ce pays était chaud et poussiéreux, il stagnait économiquement et se tenait toujours dans l'ombre du géant du nord que les Mexicains adoraient et détestaient à la fois.

Mais nous sommes chez nous ici, songea-t-il.

Et cela méritait un peu de respect, même si rien n'était parfait.

Des gens comme Alonso María Cuchillo méprisaient le Mexique.

Bien entendu, Díaz allait devoir dissimuler son profond dégoût pour lui quand il rencontrerait Cuchillo. Il n'était rien d'autre que l'assistant d'un libraire ; le baron de la drogue, lui, n'était rien d'autre qu'un riche homme d'affaires animé d'une passion pour les livres.

S'il ratait sa mission, beaucoup de gens – lui y compris –

perdraient la vie.

Il arriva à la propriété. Le portail s'ouvrit lentement et il se gara devant le modeste perron. Un homme costaud au teint basané qui portait visiblement une arme l'accueillit aimablement et lui demanda de patienter dans l'entrée, près d'une table. Un autre vigile le fouilla doucement mais méticuleusement.

Il vérifia également la mallette.

Díaz observa l'opération avec un détachement qui le surprit lui-même étant donné qu'il pouvait être abattu d'une minute à l'autre.

Son détachement disparut et son cœur se mit à battre la chamade quand le vigile fronça les sourcils en plongeant la main dans la mallette.

Mon Dieu…

Il regarda Díaz avec des yeux ronds. Puis il sourit.

— C'est le nouvel iPad ? demanda-t-il en le sortant pour le montrer à son collègue.

La respiration de Díaz était saccadée ; il hocha la tête en se demandant si cette question avait fait siffler les oreilles d'Evans.

— Y a la 4G ?

— Oui, s'il y a une connexion.

— Combien de Go ?

— 32, parvint à articuler l'agent mexicain.

— Mon fils a le même. La mémoire est quasiment pleine. À cause des clips.

Il rangea l'iPad puis lui rendit sa mallette. Le roman de Schiller n'avait pas été découvert.

Peinant à contrôler sa respiration, Díaz répliqua :

— Moi, je n'ai pas beaucoup de vidéos dessus. Je l'utilise surtout pour le travail.

Quelques minutes plus tard, on le conduisit dans le salon. Il déclina l'eau et les autres boissons qu'on lui proposa. Il resta seul, assis avec sa mallette sur les genoux. Il l'ouvrit et en sortit discrètement le Schiller qu'il glissa dans sa ceinture en essayant de ne pas penser aux explosifs qui se trouvaient à présent à quelques centimètres de son pénis. Il avait dissimulé son geste derrière la mallette ouverte, au cas où il y ait des caméras. Il la referma après en avoir sorti le Dickens.

Un instant plus tard, une ombre apparut sur le sol. Díaz leva les

yeux et vit Cuchillo avancer lentement vers lui.

Le Couteau. Celui qui avait tué des centaines, peut-être des milliers de personnes.

Cet homme costaud avança vers lui en souriant. Il paraissait plutôt aimable mais un peu soucieux.

— Señor Abrossa, dit-il.

C'était le nom d'emprunt que Davila lui avait donné la veille. Díaz lui présenta une carte de visite qu'ils avaient imprimée.

— Bonjour, ravi de vous rencontrer, reprit Cuchillo.

— Et moi je suis ravi de rencontrer un client aussi illustre de señor Davila.

— Comment va-t-il ? Je pensais qu'il viendrait en personne.

— Il vous envoie ses amitiés. Il se prépare pour la vente aux enchères de Bibles du XVIIIe siècle.

— Oui, oui, c'est vrai. L'un des rares livres que je ne collectionne pas. Ce qui est dommage. Il paraît que l'histoire est captivante.

— Et les personnages aussi ! ajouta Díaz en riant.

— Ah, le Dickens…

Il le prit avec précaution, ôta l'emballage plastique, examina le volume puis le feuilleta.

— C'est excitant de savoir que Dickens lui-même a tenu ce livre entre ses mains.

Cuchillo était perdu dans la contemplation du livre, avec dans les yeux de l'admiration et du respect, sans la moindre cupidité.

Díaz profita de ce moment de silence pour regarder autour de lui. Il constata que la maison était décorée d'œuvres d'art et de sculptures. Avec goût et sans ostentation. Ce n'était pas l'intérieur d'un baron de la drogue vulgaire. Il était allé chez ce genre de types. Ils vivaient dans l'excès, entourés de magnifiques jeunes femmes généralement peu vêtues.

À ce moment-là, il lui vint une pensée difficile à formuler : était-il possible qu'ils se soient trompés ? Et si cet homme discret et cultivé n'était pas le monstre qu'ils croyaient ? Après tout, il n'y avait jamais eu de réelle preuve incriminant Cuchillo. Ce n'était pas parce qu'il était riche et dur en affaires que c'était un criminel.

D'où exactement provenaient leurs informations ? Étaient-elles fiables ?

Il se rendit compte que Cuchillo le regardait à présent avec

curiosité.

— Señor Brossa, êtes-vous sûr que vous êtes bien vendeur de livres, comme on me l'a dit ?

Avec toute la volonté dont il était capable, Díaz esquissa un sourire et leva un sourcil interrogateur.

Cuchillo éclata de rire.

— Vous avez oublié de me réclamer le paiement.

— Ah, il m'arrive d'être tellement fasciné par les livres qu'en effet, j'en oublie que c'est un business. Si je m'écoutais, je donnerais les livres aux gens qui les apprécient.

— Je ne répéterai pas à votre employeur que vous avez dit ça ! répondit-il en tirant une épaisse enveloppe de sa poche. Voilà les cinquante-cinq mille dollars.

Díaz lui tendit le reçu sur le papier à en-tête de Davila et signa « V. Abrossa ».

— Merci. Et votre prénom ? demanda Cuchillo.

— Victor.

Díaz plaça l'enveloppe dans sa mallette puis la referma. Il jeta un œil autour de lui.

— Votre maison est magnifique. Je me suis toujours demandé à quoi ressemblaient les maisons dans ce quartier.

— Merci. Est-ce que vous aimeriez visiter ?

— Avec plaisir. Et voir votre collection de livres, si c'est possible.

— Bien sûr.

Cuchillo lui fit faire le tour de la propriété, laquelle était meublée, à l'image du salon, avec élégance et bon goût. Il y avait des photos de jeunes gens, ses nièces et neveux, expliqua-t-il, qui vivaient à Mexico et Chihuahua. Il paraissait fier d'eux.

Díaz ne put s'empêcher de se poser de nouveau la question : faisaient-ils erreur ?

— Maintenant, venez voir la bibliothèque. En tant qu'amateur de livres, j'espère qu'elle vous impressionnera.

Ils traversèrent la cuisine où Cuchillo fit une pause pour demander à sa cuisinière comment se portait sa mère souffrante. Il hocha la tête quand elle lui répondit et lui proposa de prendre quelques jours de congé. Il paraissait sincèrement touché.

Faisaient-ils erreur ?

Ils sortirent par la porte de derrière, longèrent deux murs en

brique qui les protégeaient des tirs et pénétrèrent dans la bibliothèque.

Même s'il n'était pas amateur de livres, Díaz fut impressionné. Plus qu'impressionné, même.

Ce lieu lui coupa le souffle. Il en connaissait les dimensions grâce aux images filmées par leur drone, mais il n'avait pas imaginé que cet espace puisse être entièrement rempli de livres. Il y en avait partout. On aurait dit que les murs étaient faits de livres, comme si ces derniers étaient des briques précieuses de couleurs, dimensions et épaisseurs variées.

— Je ne sais pas quoi dire, monsieur.

Ils parcoururent lentement la pièce fraîche tandis que Cuchillo énumérait les joyaux de sa collection.

— Mes superstars, commenta-t-il en indiquant certains ouvrages.

Le Chien des Baskerville de Conan Doyle, *Les Sept Piliers de la sagesse* de T. E. Lawrence, *Gatsby le Magnifique* de F. Scott Fitzgerald, *Pierre Lapin* de Beatrix Potter, *Rocher de Brighton* de Graham Greene, *Le Faucon maltais* de Dashiell Hammett, *Nuit et Jour* de Virginia Woolf, *Le Hobbit* de J. R. R. Tolkien, *Le bruit et la Fureur* de William Faulkner, *Portrait de l'artiste en jeune homme* de James Joyce, *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, *Le Magicien d'Oz* de Frank Baum, *Harry Potter à l'école des sorciers* de J. K. Rowling, *The Bridge* de Hart Crane, *L'Attrape-cœurs* de J. D. Salinger, *Les Trente-neuf marches* de John Buchan, *Le Crime du golf* d'Agatha Christie, *Casino Royale* de Ian Fleming.

— Sans oublier les trésors de notre pays, sur ce mur-là. J'aime tous les livres, mais il est important que nous, les Mexicains, écoutions la voix de notre peuple, expliqua-t-il en avançant de quelques pas. Salvador Novo, Jos Gorostiza, Xavier Villarrutia et l'inégalable Octavio Paz. Que vous avez lu, bien entendu.

— Cela va de soi, répondit Díaz en priant pour que Cuchillo ne l'interroge pas sur un titre en particulier ou pire encore, une intrigue ou un personnage.

Díaz remarqua un ouvrage exposé dans une vitrine, à côté du fauteuil confortable de son interlocuteur : *Ulysse*, de James Joyce. Par chance, il avait lu quelque chose à ce sujet la veille sur un site de livres rares.

— Est-ce que c'est l'édition originale de 1922 ?

— Oui.

— Elle vaut aux alentours de 150 000 dollars.

Cuchillo sourit.

— Non, elle ne vaut rien.

— Rien ?

D'un geste du bras, il indiqua le reste de la pièce.

— Toute cette collection ne vaut rien.

— Comment ça, monsieur ?

— Un objet n'a de valeur que si son propriétaire souhaite le vendre. Moi, je ne vendrai jamais un seul volume. La plupart des collectionneurs de livres sont comme ça, contrairement à ceux qui s'intéressent à la peinture, aux voitures ou à la sculpture.

L'homme d'affaires prit *Le Faucon maltais*.

— Vous êtes peut-être surpris de découvrir que j'ai dans ma collection des romans policiers ou d'espionnage ?

L'agent récita une information qu'il avait lue :

— La fiction populaire commerciale est souvent plus cotée que la littérature.

Il espérait ne pas se tromper.

Apparemment non. Cuchillo hocha la tête.

— Oui, mais je les apprécie autant pour leur contenu que pour leur valeur de collection.

C'était intéressant. L'agent répliqua :

— Je suppose que le crime est d'une certaine façon une forme d'art.

Cuchillo pencha la tête sur le côté, manifestement troublé. Le cœur de Díaz se mit à battre plus vite.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répondit le collectionneur. Je veux dire que les auteurs de romans policiers ou de romans populaires maîtrisent souvent mieux leur art que les auteurs soi-disant littéraires. Les lecteurs le savent : ils préfèrent de bonnes histoires à des artifices prétentieux. Prenez le livre que je viens d'acheter, *Le Magasin d'antiquités*. Quand il est paru pour la première fois, en feuilleton dans un journal hebdomadaire, les gens à New York et Boston attendaient sur les docks la nouvelle livraison arrivant d'Angleterre. Ils criaient aux matelots : « Dites-nous, est-ce que le petit Nell est mort ? », raconta-t-il avant de jeter un œil à la vitrine. J'imagine qu'*Ulysse* n'a pas connu le même engouement, vous ne pensez pas ?

— En effet, répondit Díaz en fronçant les sourcils. Mais je croyais que *Le Magasin d'antiquités* était paru dans un mensuel…

Cuchillo réfléchit un moment et sourit.

— Ah, vous avez raison. Comme je ne collectionne pas de périodiques, je confonds toujours.

Est-ce que c'était un test ou une erreur sincère ?

Díaz n'aurait pas su le dire.

Il indiqua une étagère derrière Cuchillo.

— C'est un Mark Twain ?

Quand son interlocuteur se retourna, Díaz en profita pour sortir le Schiller piégé et le poser sur une étagère au-dessus de la vitrine d'*Ulysse*, près du fauteuil.

Il baissa le bras juste au moment où Cuchillo se tournait de nouveau vers lui.

— Non, pas celui-ci. Mais j'en ai plusieurs. Vous avez lu *Huckleberry Finn* ?

— Non, je le connais seulement en tant qu'objet de collection.

— Certains le considèrent comme le plus grand roman américain. Pour moi, c'est peut-être le plus grand livre du Nouveau monde. Il contient des leçons pour *nous* aussi, ajouta-t-il avant de secouer la tête. Et Dieu sait que nous en avons besoin, dans notre pauvre pays.

Ils retournèrent dans le salon et Díaz sortit son iPad de sa mallette.

— Laissez-moi vous montrer quelques nouveautés que señor Davila vient de recevoir.

Il supposa que P.Z. Evans était soulagé d'entendre enfin sa voix, de savoir qu'on n'avait pas découvert sa véritable identité et qu'il n'avait pas été laissé pour mort au beau milieu du désert du Sonora.

Il cliqua sur l'icône de Safari afin de se connecter au site.

— Alors, voici ce que nous avons…

Son faux argumentaire de vente fut interrompu par une détonation violente qui les surprit tous. Une balle avait été tirée sur la vitre blindée non loin d'eux.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda Díaz.

— Sortez de la pièce et éloignez-vous des fenêtres ! Maintenant ! hurla José, le chef de la sécurité, en leur faisant signe de gagner la sortie.

— Mais les vitres sont blindées, protesta Cuchillo.

— Et si les tireurs s'en rendent compte, ils essaieront peut-être

avec des balles perforantes. Sortez, monsieur !

Tout le monde obéit.

*

*   *

P. Z. Evans n'avait pas très souvent l'occasion d'utiliser son arme.

Même si Díaz et lui avaient évoqué la possibilité que Cuchillo ait un « accident », en réalité, mettre en scène une mort naturelle restait le moyen le plus fiable pour se débarrasser de quelqu'un. Même si la police considérait généralement la mort d'un terroriste ou d'un truand comme suspecte, si on était suffisamment doué, on pouvait créer un scénario crédible permettant d'éviter toute enquête. Une chute dans un escalier, un accident d'avion, une noyade dans une piscine.

Mais rien n'était plus amusant que tirer sur une cible avec un pistolet italien à long canon.

Il se trouvait à un peu moins de cinquante mètres de la propriété, perché sur une benne à ordures derrière une résidence avec appartements de grand standing. Il n'avait pas de support pour l'arme, mais il était fort (les tireurs se devaient d'être musclés) et il toucha la fenêtre qu'il visait. D'où il était, il pouvait voir à travers le carreau et visa volontairement un coin de la pièce où il n'y avait personne. Juste au cas où cette fenêtre ne soit pas blindée. Ses balles heurtèrent la vitre sans la briser. Il vida son chargeur, rechargea l'arme puis sauta de la benne pour courir jusqu'à la voiture au moment où le portail latéral de la propriété de Cuchillo s'ouvrait, son équipe de sécurité jetant prudemment un œil dans la rue. Evans tira une fois dans le mur pour les faire reculer puis, au volant de sa voiture, contourna la propriété pour avoir un autre angle d'attaque.

Pas de benne à ordures de ce côté-là, mais il grimpa sur le toit de la voiture et tira trois fois en visant la fenêtre de la chambre de Cuchillo.

Il descendit et reprit place derrière le volant. Un instant plus tard, il avait quitté le quartier.

Fenêtres fermées, clim à fond. Tant pis s'il y avait de la moisissure dans les conduits, il préférait prendre le risque. Il transpirait comme s'il venait de passer une heure au sauna.

*

*   *

À l'intérieur de la maison, une fois le tireur parti et le calme – un calme relatif – revenu, Cuchillo fit quelque chose qui surprit Alejo Díaz.

Il demanda à son chef de la sécurité de prévenir la police.

Ce n'était pas vraiment le genre de choses que ferait un baron de la drogue. Un type pareil cherchait plutôt à ne pas trop attirer l'attention ; et à avoir le moins de rapport possible avec les autorités.

Quand un capitaine de la police de Hermosillo se présenta vingt minutes plus tard accompagné de quatre agents en uniforme, Cuchillo se mit en colère :

— Une fois de plus, on m'a pris pour cible ! Les gens refusent d'accepter que je sois simplement un homme d'affaires. Ils pensent que si je réussis, c'est parce que je suis un criminel et que je mérite donc d'être attaqué. C'est injuste ! Je travaille dur, je suis quelqu'un de responsable, je fais des efforts pour mon pays et ma ville… et pourtant les gens continuent de penser du mal de moi !

La police mena une brève enquête mais bien entendu, le tireur avait disparu depuis longtemps. Et personne n'avait rien vu ; tous les occupants de la maison s'étaient réfugiés dans le bureau, la chambre ou la salle de bains, comme l'avait ordonné le chef de la sécurité.

Díaz dit aux enquêteurs :

— Désolé, je n'ai pas vu grand-chose, rien du tout même. Je me suis mis à l'abri.

Il haussa les épaules comme s'il était un peu embarrassé d'avoir été si lâche.

L'agent de police hocha la tête et nota sa déclaration. Il ne le croyait pas, mais il ne lui demanda pas davantage d'explications. Au Mexique, on était habitué aux témoins qui ne voyaient « pas grand-chose ».

La police quitta les lieux et Cuchillo, qui n'était plus en colère à présent mais semblait plutôt soucieux, dit au revoir à Díaz.

— Je ne suis plus trop d'humeur à regarder les livres de señor Davila, expliqua-t-il en indiquant l'iPad d'un geste de la tête.

Il consulterait le site Internet plus tard.

— Bien sûr. Et merci, monsieur.

— De rien.

Díaz partit, ne sachant toujours pas sur quel pied danser.

« Je travaille dur, je suis quelqu'un de responsable, je fais des

efforts pour mon pays… et pourtant les gens continuent de penser du mal de moi… »

Est-ce que c’était un baron de la drogue sans pitié ou un homme d’affaires altruiste ?

Que Cuchillo soit coupable ou innocent, Díaz s’en voulait d’avoir posé une bombe qui ôterait la vie à un homme au moment où il était le plus vulnérable, où il faisait ce qu’il aimait et ce qui le réconfortait : lire un livre.

*

*   *

Une heure plus tard, Cuchillo était assis dans son bureau, les stores baissés devant les vitres blindées.

Malgré cette attaque, il se sentait soulagé.

En réalité, c’était précisément à cause de ça qu’il se sentait soulagé.

Il avait cru que les rumeurs qui couraient depuis quelques jours, ces bribes d’informations qui lui étaient parvenues, concernaient un attentat dirigé contre lui, un projet savamment préparé et insidieux qu’il ne pouvait pas anticiper. Au lieu de ça, on lui avait tiré dessus et ses vitres blindées l’avaient sauvé ; l’assassin était sans aucun doute loin, à présent.

José frappa et entra :

— Monsieur, je crois qu’on a une piste au sujet de la fusillade. C’est Carmella, du Ruby’s, qui m’en a parlé. Elle a passé la soirée d’hier avec un Américain qui prétendait être un homme d’affaires. Il a beaucoup bu et lui a dit des choses qu’elle a trouvées bizarres. Elle a entendu parler de ce qui s’est passé et m’a appelé.

— Carmella, dit Cuchillo en souriant.

C’était une jeune femme jolie mais instable, qui pouvait s’en sortir pour l’instant grâce à son physique, mais qui ne tarderait pas à s’attirer des ennuis si elle ne trouvait pas un mari rapidement.

Non que Cuchillo ait hâte que ça se produise ; il couchait avec elle de temps en temps. Elle était très douée.

— Et qu’est-ce qu’il a dit, cet Américain ?

— Il a posé des questions sur ce quartier. Le genre de maisons qu’on trouve ici. Il lui a demandé s’il y avait des hôtels dans le coin alors qu’un peu plus tôt, il lui avait dit qu’il avait réservé une chambre

pas loin du bar.

La ville d'Hermosillo ne manquait pas d'attractions touristiques mais le quartier de Cuchillo n'était qu'une zone résidentielle banale. Rien qui puisse attirer les touristes ou les hommes d'affaires.

— Un hôtel, répéta Cuchillo. De façon à pouvoir surveiller la propriété, peut-être ?

— C'est ce que je me suis dit. J'ai réussi à obtenir ses coordonnées bancaires au bar et je suis en train de les analyser. J'attends d'avoir plus d'infos, mais ce qu'on sait pour l'instant, c'est qu'il a donné une fausse identité.

— Il est donc envoyé par quelqu'un. Mais par qui ? Un cartel de l'autre côté de la frontière ? Un tueur à gages du Texas engagé par ceux du Sinaloa ? Le gouvernement américain ?

— J'espère en savoir plus bientôt, monsieur.

— Merci.

Cuchillo se leva, le Dickens à la main et se dirigea vers la bibliothèque. Il s'arrêta.

— José ?

— Oui, monsieur ?

— Je veux qu'on change notre programme pour le bus.

— Oui monsieur ?

— J'ai dit que tous les passagers voyageant dans le Sonora vendredi devaient être en sécurité, qu'il ne devait rien leur arriver.

— Oui, j'ai donné aux hommes l'ordre d'attendre que le bus traverse la frontière avec le Sinaloa pour attaquer.

— Dites-leur plutôt d'attaquer un bus ici, demain matin.

— Dans le Sonora ?

— Oui. Celui qui m'a tiré dessus doit comprendre que je ne me laisserai pas intimider. Si on s'en prend à ma vie, il y aura des conséquences.

— Oui monsieur.

Cuchillo observa attentivement son garde du corps.

— Vous pensez que je ne devrais pas faire ça, n'est-ce pas ?

Il encourageait les gens qui travaillaient pour lui à exprimer leur opinion même – surtout – si elles différaient de la sienne.

— Franchement, monsieur, non. Attaquer des civils, ce n'est pas bon pour notre image.

— Je ne suis pas d'accord, répondit Cuchillo calmement. Nous

devons envoyer un message fort.

— Bien sûr, monsieur, si c'est ce que vous voulez.

— Oui, c'est ce que je veux.

Il réfléchit un instant et fronça les sourcils.

— Attendez, vous n'avez pas complètement tort.

Le garde du corps regarda son patron.

— Quand vos hommes attaqueront le bus, qu'ils fassent descendre les femmes et les enfants avant de mettre le feu. Qu'ils tuent seulement les hommes.

— Oui monsieur.

Cuchillo considérait qu'il faisait preuve de faiblesse, mais José avait raison : dans le monde actuel, il ne fallait pas négliger son image.

*

* *

À vingt heures ce soir-là, Cuchillo reçut un appel dans sa bibliothèque.

Ce qu'il entendit lui fit plaisir. L'un de ses hommes l'informa qu'une équipe de tireurs était en place pour attaquer un gros bus qui devait emprunter l'autoroute 26 à l'ouest en direction de Bahia de Kino le lendemain matin. Ils arrêteraient le véhicule, laisseraient les hommes à l'intérieur puis bloqueraient les portes, aspergeraient le bus de pétrole et abattraient tous ceux qui tenteraient de s'échapper par les fenêtres.

Le chargé de communication de l'équipe avertirait ensuite la presse, pour être sûr que les journalistes arrivent avant que l'incendie ne soit éteint.

Cuchillo remercia son interlocuteur avant de raccrocher ; il avait hâte de voir ce qu'en diraient les journaux.

Il espérait que celui qui avait tiré sur sa propriété regarderait les infos et se sentirait responsable de la souffrance endurée par les victimes.

Assis dans son fauteuil, il remarqua alors qu'un des livres n'était pas à sa place. Il était posé au-dessus de la vitrine contenant son *Ulysse*.

Il se leva et jeta un œil à la reliure en cuir. *Les Brigands*. Comment un Schiller avait-il pu atterrir ici ? Il n'aimait pas le désordre, en

particulier dans sa bibliothèque. C'était sans doute une des femmes de ménage.

Tandis qu'il saisissait le volume, la porte s'ouvrit en grand.

— Monsieur !

— Quoi ? répondit-il en se retournant immédiatement vers José.

— Je crois qu'il y a une bombe dans la pièce ! Ce type qui est venu de la part du libraire, Davila, il a menti. Il travaille pour les Américains !

Il regarda le Dickens mais non, il avait feuilleté l'ouvrage en entier et il n'y avait pas d'explosifs à l'intérieur. Les assassins avaient simplement utilisé ce livre comme excuse pour pouvoir pénétrer dans la propriété.

Il baissa les yeux sur le volume qu'il tenait à la main. Le Schiller.

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ?

— Ce livre… Il n'était pas là avant. Abrossa ! Il l'a mis là pendant que je lui faisais visiter !

Cuchillo se rendit compte que ce livre était lourd malgré son petit format.

— Posez-le ! Courez !

— Non ! Les livres !

Il regarda autour de lui.

Vingt-deux mille volumes…

— Ça peut sauter d'une minute à l'autre.

Cuchillo tendit le bras pour lâcher le livre puis se ravisa.

— Je ne peux pas ! Reculez, José !

La bombe à la main, il courut à l'extérieur, talonné par son garde du corps.

Une fois dans le jardin, Cuchillo balança le Schiller le plus loin possible. Les deux hommes se jetèrent au sol derrière l'un des murs en brique.

Il n'y eut pas d'explosion.

Quand Cuchillo releva la tête, il vit que le livre s'était ouvert. Son contenu (des composants électroniques, un bloc d'argile et des fils colorés) s'était répandu sur le sol.

— Mon Dieu…

— S'il vous plaît, monsieur, il faut rentrer !

Ils coururent à l'intérieur et dirent au personnel de se mettre à l'abri. José contacta l'homme à qui ils faisaient appel pour fabriquer

leurs propres bombes pour qu'il vienne la désamorcer ou s'en débarrasser.

Cuchillo se servit un grand scotch.

— Comment est-ce que vous avez découvert ça ?

— J'ai reçu des informations au sujet de l'Américain qui était au bar, celui qui a bu des verres avec Carmella. J'ai trouvé des traces d'appels qu'il a passés au libraire. Et il a utilisé sa carte de crédit pour acheter des composants électroniques dans un magasin en ville. Le genre de choses qu'on utilise pour les engins explosifs improvisés.

— Je vois. Ils ont dû forcer Davila à les aider. Ou alors ils l'ont payé. Vous savez, j'ai eu des doutes sur cet homme, Abrossa. J'ai eu des doutes pendant un instant. Et puis je me suis dit que non, il était honnête.

Parce que je voulais ce Dickens…

— J'apprécie ce que vous avez fait, José. C'était du bon travail. Est-ce que vous voulez boire quelque chose ?

— Non, merci, monsieur.

Toujours calme, Cuchillo fronça les sourcils.

— Vu que cet Américain a essayé de nous tuer (et failli détruire une collection de livres inestimable), que diriez-vous qu'on ordonne à nos hommes postés sur l'autoroute 26 de ne pas faire descendre les femmes et les enfants avant de mettre le feu au bus ?

José sourit.

— Je crois que c'est une excellente suggestion, monsieur. Je vais prévenir l'équipe.

*

*   *

Quelques heures plus tard, la bombe avait été déposée dans un bac en acier et emportée. L'expert en explosifs expliqua à Cuchillo qu'il l'avait lui-même désamorcée sans s'en rendre compte. En la jetant dans le jardin, les fils s'étaient détachés du détonateur et la bombe ne présentait donc plus de danger.

Cuchillo avait pris plaisir à observer le robot manipuler la bombe, de la même façon qu'il aimait se trouver au cœur de son usine de pièces détachées ou dans son labo qui produisait de la drogue. Il aimait voir comment fonctionnait la technologie. Il avait toujours désiré acquérir le Codex Leicester, le manuscrit de Léonard De Vinci

contenant les réflexions de l'inventeur sur la mécanique et la science. Bill Gates avait déboursé trente millions de dollars pour l'acheter quelques années plus tôt. Cuchillo aurait facilement pu se l'offrir, sauf que le livre n'était pas à vendre. Et puis un tel achat attirerait trop l'attention sur lui ; or un homme qui avait torturé à mort des centaines de personnes et, dans un esprit de miséricorde, abrégé les souffrances d'un millier d'autres en les tuant par balle ne souhaitait pas attirer l'attention sur lui.

Cuchillo passa le reste de la soirée au téléphone avec des associés dans l'espoir d'obtenir davantage d'informations sur les deux hommes qui avaient cherché à le tuer, mais il n'apprit rien de nouveau. Il en saurait plus le lendemain. Il était presque minuit quand il s'assit enfin à table pour dîner d'un léger poulet grillé accompagné de haricots et d'une sauce à base de tomatilles.

Tout en mangeant et dégustant un excellent cabernet, il se détendit et se sentit étrangement content, malgré l'horreur à laquelle il avait échappé ce jour-là. Ni lui ni son personnel n'avaient été blessés. Ses vingt-deux milles volumes étaient intacts.

Il avait aussi quelques perspectives agréables à l'horizon : tuer Davila, bien entendu. Et trouver le nom de celui qui s'était fait passer pour Abrossa ainsi que celui de son complice qui avait tiré sur la propriété ; tactique de diversion plutôt maladroite, d'ailleurs. C'était probablement l'Américain. Ces deux-là ne mourraient pas aussi vite que le libraire. Ils avaient détruit un original de Friedrich Schiller (même s'il s'agissait d'une troisième réédition avec une couverture légèrement abîmée). Fidèle à sa réputation, Cuchillo s'occuperait d'eux personnellement avec un couteau, dans sa salle d'interrogatoire particulière, au sous-sol de la bibliothèque.

Mais la perspective qui l'enchantait le plus, c'était ce bus qui allait brûler, avec des dizaines de passagers hurlant à l'intérieur.

*

*   *

Vendredi

À une heure du matin, Cuchillo fit sa toilette puis se glissa dans ses draps doux, qui n'étaient pas en soie mais en coton luxueux.

Il voulait lire quelque chose d'apaisant pour s'endormir, ce soir-là. Pas *Guerre et Paix*. Peut-être un peu de poésie.

Il saisit son iPad posé sur sa table de chevet, ouvrit la pochette et cliqua sur l'icône de la liseuse. Bien entendu, Cuchillo préférait généralement les livres traditionnels. Mais il était un homme du XXIe siècle ; il trouvait les livres numériques plus pratiques et plus faciles à lire que leurs cousins de papier. La bibliothèque de son iPad contenait presque un millier de titres.

En baissant les yeux sur la tablette, il s'aperçut qu'il avait dû cliquer sur la mauvaise icône : la caméra s'était ouverte et il se retrouva face à sa propre image.

Cuchillo ne ferma pas immédiatement la caméra. Il en profita pour s'observer un instant. Il rit en se répétant à voix basse ce qu'il s'était dit un peu plus tôt : « Pas si mal, vieille canaille. »

À quelque cinq cents mètres de là, Alejo Díaz et P. Z. Evans étaient assis à l'avant de la grosse Mercury. Ils étaient penchés au-dessus de l'écran du grand ordinateur portable d'Evans.

Ce qu'ils regardaient était la même image que Cuchillo : son propre visage. Elle était retransmise sur l'écran d'Evans grâce à une application de surveillance qu'il avait téléchargée. Ils entendaient également sa voix. « Vieille canaille »…

— Il est dans son lit, seul. Ça me va, commenta Evans avant de se tourner vers son collègue. Il est à toi.

— Sí ? demanda l'agent mexicain.

— Oui.

— Gracias.

— Nada.

Et, sans la moindre théâtralité, Díaz appuya sur un bouton qui ressemblait à une télécommande de porte de garage.

Dans la chambre de Cuchillo, la pochette en cuir de l'iPad, qu'Evans avait bourrée d'explosifs puissants la veille au soir, détona. L'explosion fut bien plus violente que ne l'avait anticipé l'Américain. Même les vitres blindées volèrent en éclats et un nuage de fumée s'éleva dans la nuit.

Ils attendirent que la chambre soit dévorée par les flammes (et que toutes traces de l'attaque soient réduites en cendres comme on le leur avait demandé à Washington) puis Díaz démarra et la voiture s'éloigna lentement dans l'obscurité.

Après dix minutes de silence, alors qu'il vérifiait par-dessus son épaule qu'ils n'étaient pas suivis par la police ou quelqu'un d'autre, Díaz dit :

— Je dois avouer que tu as eu une super idée, amigo.

Evans ne jubila pas mais ne feignit pas non plus la modestie. C'était une bonne idée. L'analyse de données avait révélé beaucoup de choses au sujet de Cuchillo (ce qui était souvent le cas avec des suspects comme lui, riches et donc dépensiers). Evans et Díaz avaient remarqué qu'il n'achetait pas seulement des livres de collection, mais également de la technologie : un iPad, une application de liseuse et un certain nombre de livres numériques, ainsi qu'une pochette en cuir pour sa tablette.

Fort de cette information, Evans avait dupliqué l'iPad et rempli la pochette d'explosifs mortels. C'était cela que Díaz avait en réalité introduit dans la maison. Il l'avait échangé contre celui de Cuchillo dont ils avaient repéré l'emplacement grâce au système de traçage qu'Evans avait piraté. Une fois Díaz à l'intérieur de la maison et alors qu'il montrait à Cuchillo les nouveaux livres sur l'iPad, Evans avait tiré sur les fenêtres pour semer la panique et donner à son coéquipier l'occasion de se glisser dans la chambre et échanger les deux tablettes. Il avait ensuite tiré sur les fenêtres de cette pièce aussi, au cas où Díaz n'aurait pas été seul.

Ces tirs avaient eu un deuxième but : faire croire à Cuchillo et à son équipe de sécurité que cette fusillade correspondait à l'attentat dont ils avaient entendu parler et les inciter ainsi à baisser la garde.

Ça avait fonctionné, mais Cuchillo avait tout de même quelques doutes. Le Couteau était plus malin que ça.

Ils avaient donc eu besoin d'une seconde diversion. Evans avait donné quelques fausses informations personnelles à Carmella, la jolie femme qui faisait partie du cercle de Cuchillo au Ruby's Bar (les relevés téléphoniques leur avaient indiqué qu'elle l'appelait une ou deux fois par mois). Il avait aussi laissé traîner quelques informations codées suggérant que lui et Díaz avaient introduit une bombe dans la bibliothèque. Il avait entaillé un exemplaire des *Brigands* de Schiller – désolé, Fred – et l'avait bourré de vrais explosifs sans toutefois les relier aux détonateurs.

Cuchillo connaissait si bien sa collection qu'il ne mettrait pas beaucoup de temps à repérer ce volume incongru que Díaz avait volontairement posé en évidence.

Une fois les explosifs découverts, le truand se croirait en sécurité et ne soupçonnerait pas l'iPad posé sur sa table de chevet.

Díaz appela à présent José, le chef de la sécurité du baron de la drogue décédé et lui expliqua, d'une voix forte parce que l'explosion avait rendu son interlocuteur à moitié sourd, que si un bus se faisait attaquer, il se retrouverait en prison et on ferait courir la rumeur qu'il avait trahi son chef. Même si Cuchillo avait été particulièrement impopulaire parmi ses rivaux des cartels, personne n'était plus impopulaire au Mexique qu'une balance.

L'autre lui assura qu'il n'y aurait pas d'attaque. Díaz dut lui dire au revoir trois fois avant qu'il l'entende.

Ça avait été un bon scénario, quoiqu'un peu compliqué. Il aurait été beaucoup plus simple, évidemment, d'introduire une vraie bombe dans la bibliothèque puis d'actionner le détonateur après s'être assuré, grâce à la surveillance par drone, que Cuchillo s'y trouvait bien.

Cette idée n'avait toutefois pas été retenue. Ils n'auraient jamais pu détruire cette bibliothèque. Outre la question morale (et P. Z. Evans avait quelques principes), le problème était la réaction des journalistes s'ils apprenaient l'identité des deux agents à l'origine des opérations et surtout, l'identité de leurs employeurs.

On pouvait tuer impunément un baron de la drogue et ses hommes de main ; mais détruire vingt milles classiques, ce n'était pas un sacrifice acceptable. C'était le genre d'erreur qui pouvait ruiner une carrière.

Une demi-heure plus tard, ils étaient de retour à l'hôtel. Ils regardèrent les infos qui leur confirmèrent qu'Alonso María Carillo, plus connu sous le nom de Cuchillo, chef présumé du cartel d'Hermosillo, était bel et bien mort. Personne d'autre n'avait été blessé dans cette explosion pour laquelle on soupçonnait un cartel rival, probablement originaire du Sinaloa.

Evans fut surpris de constater que cette nouvelle ne faisait même pas la une ; Cuchillo en aurait sans doute été vexé. Mais d'une certaine façon, c'était de sa faute : il avait contribué à rendre le trafic de drogue omniprésent au Mexique et à banaliser les morts qui y étaient liées.

Evans se dit que le même principe s'appliquait aux collections de livres : plus le nombre de premières éditions était élevé, moins elles suscitaient d'intérêt et moins elles avaient de valeur.

Il éteignit la télévision. Ils décidèrent de dîner légèrement et de boire beaucoup de tequila ; sûrement pas au Sonora Steak ou au Ruby's Bar, les établissements préférés de Cuchillo. Ils traverseraient la ville. Ils ne risquaient plus grand-chose : le cartel d'Hermosillo avait été neutralisé. Les deux hommes portaient toutefois une arme sous leur chemise. Et des cartouches de rechange dans leurs poches.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la vieille Mercury, Díaz dit :

— Si tu avais vu tous ces livres dans la bibliothèque… J'en ai jamais vu autant de toute ma vie.

— Hmm, marmonna Evans que ça n'intéressait pas vraiment.

— Ça veut dire quoi, ça ? T'aimes pas les livres ?

— Si, j'aime bien les livres.

L'agent mexicain lâcha un petit rire.

— On dirait pas. Tu lis, au moins ?

— Bien sûr que oui.

— Alors qu'est-ce que tu lis ? Dis-moi.

Evans monta du côté passager et laissa passer trois pick-up avant de répondre.

— OK, tu veux le savoir ? La page des sports. Voilà ce que je lis.

Díaz démarra la voiture.

— Sí, moi aussi.

— Est-ce qu'on peut mettre la clim, Al ? demanda Evans. La température ne baisse jamais dans cette foutue ville ?

Entretien avec Jeffery Deaver

***Châtié par le feu* est un pur jeu de l'esprit. Le lecteur est amené à découvrir le vrai du faux et à cerner les personnalités subtiles et ingénieuses des personnages. Est-ce là votre idée du suspense, plutôt que des meurtres sanglants ou des psychopathes ?**

Merci de le reconnaître ! Alfred Hitchcock est mon Dieu. Il était un maître pour créer du suspense, ce que j'aime également faire. En fiction, je trouve cela salutaire, et beaucoup plus gratifiant, de s'efforcer à générer du suspense, plutôt que de la simple description de scènes violentes et sanglantes.

Jusqu'au dernier moment le lecteur hésite : est-ce que le « méchant » de l'histoire est *réellement* méchant ? Les « gentils » ne font-ils pas une énorme erreur ? Vous aimez jouer avec vos lecteurs, disséminer des indices comme le Petit Poucet, n'est-ce pas ?

Mon but en écrivant est effectivement d'emmener le lecteur dans un jeu d'énigmes, et faire en sorte qu'il soit surpris, voire choqué, par les retournements et revirements de situation de la fin. Cependant, il est important d'être juste, en faisant en sorte que les indices permettent de deviner la vérité.

Qu'est-ce qu'un *Deaver* typique selon vous ?

La majorité de mes trente-six romans suit le même schéma : les histoires se déroulent sur une courte période (généralement trois ou

quatre jours), il y a un certain nombre de revirements de situation, trois ou quatre intrigues secondaires se déroulant simultanément, et plusieurs surprises finales. Et quand le livre semble fini, il y a un ultime rebondissement.

Vous donnez des détails très précis sur vos personnages, le café qu'ils boivent, leur accent… Comment leur donnez-vous vie ?

J'échafaude une véritable intrigue ; avant d'être un créateur de personnages, je suis un scénariste. Mais les meilleurs scenarios du monde sont inutiles si les personnages ne sont pas crédibles. Heureusement, j'ai beaucoup d'imagination et il m'est facile d'habiter mes personnages – hommes, femmes, jeunes, vieux – et d'imaginer à quoi ils ressemblent, ce qu'ils aiment, ce qu'ils craignent.

L'environnement – Hermosillo, la chaleur, le désert… est très présent dans le livre, tel un personnage à part entière, et donne immédiatement le ton de l'histoire. Connaissez-vous bien le Mexique ?

Je suis effectivement allé au Mexique, pas à Hermosillo exactement. Pour une nouvelle, j'en ai appris suffisamment pour rendre les lieux vivants. Je n'aurais pas pu écrire un roman complet sans y passer plus de temps.

Avez-vous fait beaucoup de recherches sur les cartels mexicains ?

Oui, énormément. Je passe beaucoup de temps en Californie et dans le sud-ouest des États-Unis, où les effets des cartels de drogue sont visibles. J'ai également parlé à des amis dans les services de sécurité et fait beaucoup de recherches sur Internet et dans des livres.

Evans et Díaz forment un duo atypique. Est-ce que l'humour joue un rôle important dans votre travail ? Ce n'est pas si courant dans les romans policiers.

Merci encore ! Oui, l'humour est très important parce que c'est une manière de faire entrer le lecteur dans l'histoire. Je souhaite faire de mon écriture une expérience émotionnelle à tous les niveaux. Et les gens aiment l'humour, ils aiment les personnages qui peuvent les faire

sourire.

Cuchillo est éduqué, intelligent et raffiné (il boit du Cabernet et aime les légumes bios). Mais c'est également un gangster très cruel. Que vouliez-vous démontrer à travers cette apparente contradiction ?

Tous les personnages doivent être crédibles et sembler réels. Tous les héros ont des défauts ; tous les méchants ont de bons côtés. C'est ce qui les rend plausibles… et c'est seulement en créant des personnages authentiques que le lecteur peut se plonger dans un texte.

Finalement la bombe est placée dans l'Ipad, et non dans un livre, n'est-ce pas un peu ironique pour un amateur de livres ?

Exactement. C'était la genèse du roman quand on m'a demandé d'écrire une anthologie autour du monde de la littérature. Faire exploser un iPad ne me posait aucun problème. Mais je ne pourrais faire ça à un livre papier, même dans une fiction.

Vous citez Dickens, Tolstoï, Schiller, Woolf… Êtes-vous vous-même amateur de ces auteurs classiques ? Vous ont-ils inspiré ?

Oui. J'ai grandi en lisant des classiques. C'est curieux que vous posiez cette question car j'ai récemment décidé de combler une lacune dans mes lectures avec *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust.

Quels sont les auteurs qui vous inspirent aujourd'hui ?

Je dois dire qu'en écrivant un livre par an, je n'ai pas autant de temps pour lire que je le souhaiterais. Je lis beaucoup pour mes recherches. Parmi les auteurs de polar que j'apprécie il y a Michael Connelly, Harlan Coben, Ian Rankin, Jo Nesbø, Gianrico Carrifiglio. Et je me tourne souvent vers des « classiques » du genre : Raymond Chandler, Elmore Leonard, John D. McDonald, Simenon, P.D. James.
Composition et mise en pages Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq